

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

TÉLÉPHONE : 422-14

Dieu est une borne qui recule à mesure que la science avance.
Carl VOGT.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

LA PROPRIÉTÉ

« La Propriété, c'est le vol » : définition précise et juste, et non facile et frivole paradoxe !

Toutes les fois que mon propriétaire me réclame un terme, je sens en moi quelque chose qui se soulève : j'ai envie de crier « Au voleur ! » et le sergent, qui fait résonner son pas dans la rue, prêt à venir prêter main forte au vautour, transforme de toute évidence, la spoliation que je subis en vol à main armée. Eh quoi ! j'habite une maison que des ouvriers ont bâtie, dont le nettoyage est pratiqué par un concierge ou un garçon : et c'est à ce Monsieur-là, à cet intrus, à ce fainéant, que doit aller mon argent, sous forme de loyer !

Mais il a hérité de son père un avoir considérable, ou même peut-être, s'est-il enrichi par son propre travail. Dès lors, n'était-il pas libre de convertir sa monnaie sonnante en maçonnerie, et de prêter aux non-propriétaires ces muraillées, qui étaient bien à lui, et de lever sur eux en échange de ce service, un légitime tribut ?

Les cadavres n'ont qu'un droit, c'est de pourrir à l'aise dans leur tombe, sans empêtrer et sans importuner les vivants. Et, à supposer que le laboureur puisse être une source de fortune, je n'ai que faire de rémunérer celui du passé, qui a déjà reçu sa rémunération.

M. Vautour veille, armé de serres rapaces, à la porte des maisons, au seuil des fermes et des usines, criant de sa voix lugubre au travailleur famélique : « Tu n'entreras pas ici, à moins de servir encore ta ceinture d'un cran ; le droit même de crever à la tâche, tu me l'achèteras très cher. »

M. Vautour n'a jamais semé un grain de blé, et possède, dans ses navires et dans ses entrepôts, tout le blé de la terre. Il a métamorphosé en chiffons de papier toutes les voies ferrées, toutes les carrières de houille, les mines d'argent, d'or et de diamant ; et par cet artifice, elles sont devenues sa propriété. Aussi, M. Vautour, qui parfois s'oublie jusqu'à dire : « Je travaille », dit-il plus souvent et avec infinité plus de justesse : « Mes capitaux travaillent ». Seulement, comme ses titres seraient juste bons pour allumer des cigarettes, s'ils ne représentaient du combustible ou des minéraux divers, des rails et des locomotives, et que cela ne s'extractait pas et ne se produisait pas tout seul, sa pensée serait bien plus claire, s'il la formulerait ainsi : « Mes esclaves travaillent. »

Le chef-d'œuvre de M. Vautour, par exemple, est de nous avoir tous créés à son image, comme jadis le nommé Dieu. Grâce à l'argent, cette fameuse baguette de Circé, qui fait pousser aux hommes des griffes au lieu de doigts, nous voilà tous, maintenant, de petits ou de moyens vautours, occupés sans cesse à nous entre-dévorer. L'ingénieur est l'ennemi du mineur, l'architecte du maçon, l'écrivain du typographe, l'ouvrier de l'ouvrerie, le travailleur de l'apprenti, celui qui a 3 fr. par jour de celui qui en gagne 7 ou 10. Chacun d'eux, pourtant, a un égal besoin de tous les autres ; mais comme ils possèdent respectivement des quotes parts inégales de propriété, concédées par le riche capitaliste, par l'omnipotent patron, la parcelle jette un regard méprisant sur la molécule qui à son tour écrase de son dédain l'autome.

Le salarié monte sur son néant, dont il suppose la hauteur, et crie à son voisin : « Mon tas est plus gros ; avec mon heure de travail je puis acheter dix fois la tienne ; valet, passe-moi dix de tes journées, je te donnerai quelques-unes de mes heures. »

Comme nous adorons les euphémismes, ce vol universel, légitimé par le code, se dénomme : concurrence.

Mais il se trouve, entre les malheureux que ballovent les caprices de ses remous, des parias plus spécialement mal partagés et qui ne peuvent s'y résoudre. Leur tas, à ceux-là, se réduit tant, qu'il finit par ne plus exister. Ils vont réclamant leur place à l'attelage, pour que les maîtres, en retour, leur livrent un peu de foin et de fumier. Mais le nombre des bêtes de somme bipèdes est compté, il n'en faut plus : qu'ils passent leur chemin.

Et ils vont toujours, et, de guerre lasse, ces spoliés — spoliés à un degré tel qu'il ne leur reste rien, pas même la possibilité d'avoir sur leur dos, un bat et une charge — ces pauvres parmi les pauvres, se décident à prendre, là où ils en trouvent, quelques briques de ce qu'on leur refuse si absolument. Et alors, la notion du vol, qui s'était perdue dans l'enchevêtrement du brigandage,

dage social, ressurgit, inflexible, tout exprès pour eux. Le policier s'agit, le juge intervient, le geôlier fait sonner ses clefs. Les affamés sont punis d'avoir eu faim et de ne s'être pas résignés à mourir.

Voici un jeune homme de dix-sept ans, Bender, qui, après avoir appris le métier de mécanicien, est rejeté à celui d'emballeur par l'incohérence de notre organisation économique. Trois ans après, nouveau changement à vue : on lui met entre les mains un flingot, et il excelle si bien à manier cet outil de sauvage, qu'il récolte les galons de sergent. Après cette triennale gymnastique de Portez armes, de : Par file à droite, saupoudrée d'engueulades attiques et de punitions infligées ou subies, il retourne dans la maison Grimaud et recommence à fabriquer des caisses ; cela dure trois ou quatre années. Puis, soudain, les cartes se brouillent : il a cessé de plaire ; on ne le juge peut-être plus assez soumis ; peut-être est-il moins zélé qu'avant à travailler sans relâche, pour enrichir ses patrons. Toujours est-il qu'on le prie d'aller se faire pendre ailleurs ; et, par un raffinement barbare, on le marque, au préalable, d'une note infamante, qui le dénoncera partout où il ira se présenter pour retrouver son gagne-pain. La mention sèche et significative, sur son certificat : « Libre de tout engagement », lui ferme par avance toutes les portes. Alors, c'est l'apre détresse pour lui, sa femme et ses bébés ; ce sont les longues courses sans résultat, les flâneries coupées par les distractions énervantes de l'alcool ; la brouille qui, avec l'affreux dénouement, s'introduit dans le ménage. Il déserte le foyer, où il ne saurait apporter aucun bonheur. Il essaie de se reprendre à la vie, en adoptant une nouvelle profession : il se fait cocher ; c'était son quatrième apprentissage. La transplantation ne réussit point. Et, déraciné cette fois, comme il ne l'avait jamais été, il sombre dans des abîmes de misère inexprimables ; il couche dans des assises de nuit et il n'a, pour se sustenter, que des croûtons de pain trempés dans de l'eau salée.

Sur sa route, il rencontre un compagnon d'infortune, Huet, qui a été mécanicien, lui aussi, puis soldat, puis marchand de bicyclettes, qui finalement s'est ruiné et qui à cette heure fait son lit sous les ponts. Ces deux épaves se comprennent très vite, et s'associent pour tenter de se remettre à flot.

Pourquoi, par exemple, n'irait-on pas explorer la caisse de la maison Grimaud ? Pour avoir coopéré si longtemps à l'emploi, Bender sait qu'elle est bien garnie.

Le projet s'exécute. On a facilement rai-son d'un vieux veilleur de nuit, quasi septuagénaire, André Haug, le chien de garde infirme du capital. On le bâillon, on le ligote et on fait main basse sur 3.500 fr., trouvés dans un tiroir. Il y en avait 50.000 autres, non loin de là : quelle aubaine, s'ils l'avaient aperçus !

Par malchance, le gardien qu'ils avaient cru simplement museler, rendit l'âme, de frayeur, a confessé le médecin légiste lui-même ; et les deux pauvres diables ont échangé le supplice de la faim pour celui de la prison : à peine, entre les deux, une imperceptible trêve, quelques menus achats et quelques coupes de champagne.

Quant aux patrons de Bender et à leurs pairs, ils peuvent continuer à voler en toute sécurité. C'est même à cette bande d'aigrefins, constituée en jury, qu'est dévolu le droit de juger, lui, son camarade, et tous ceux qui les imiteront. Ce sera ainsi, tant que nous n'aurons pas renversé les bornes qui séparent le bien du mien, ces sortes de frontières individuelles, aussi absurdes et implacables que les autres.

SILVE.

UN PETIT MONSTRE

Une loi qui vaut d'être citée, pour sa bizarrie, c'est celle du 25 février 1902, destinée à protéger la santé publique.

Tout d'abord, quand le monstre vit le jour, on le laissa dormir une année pleine. Il ne s'était cependant pas encore bien fatigué. Mais c'était peut-être histoire de se vérifier : c'est celle des Kropotkine, des Tolstoï, des Balmasesch !

Quant à la Russie officielle et parasite, celle des Romanoff et de leurs valets, elle est notre ennemie.

Quoi ! on voudrait nous faire aimer ce Nicolas qui déporte, tue, massacre nos frères de misère ? On voudrait nous faire admirer ce triste pître qui, pendant qu'il provoquait la formation du Congrès de la Paix dont il se moque maintenant, trouvait le moyen de voler à ses sujets plus de cent millions de roubles pour la création de onze nouveaux navires de guerre !

ment. A titre de loi, elle est une et intangible. Mais à titre de loi visant l'hygiène, il importerait qu'elle fut multiple et variable. Dans le Nord, cette bonne loi craindrait l'onglée, tandis que dans le Midi elle devrait se garer contre l'insolation. Ici on l'arroserait de vin, là de cidre ou de bière ; elle périgrinerait des montagnes à l'Océan, des landes mornes aux cités populées. Quoi, tout cela, dans le même équipage et le même costume ?

Des entrepreneurs d'assouplissement pour lois trop raides et mal venues, proposeraient d'annexer à celle-ci des règlements — accordeons et caméléons. Ainsi, tout en étant la loi au singulier, elle serait au plurier ; et quoique nationale, elle serait locale, picarde, saintongeoise, navarraise, etc., etc. De braves conseillers municipaux s'affoleraient à ce rude travail de mosaïque. Ils durent y renoncer, confessant leur incapacité.

Et voilà expliqué ce mystère d'une loi qui a deux ans et qui ne marche pas encore. Fi donc ! à deux ans, c'est honteux !

Mais il se sont mis à 108 députés, ayant à leur tête l'intrépide Cazeneuve, pour la faire marcher quand même.

Certes, elle ne manquera pas d'être, la pauvreté.

Et cet imposant bataillon de législateurs d'enfant, veut encourager par un cadeau la petite à tenter ses premiers pas. Elle a déjà, parmi ses hochets, un comité consultatif d'hygiène, exclusivement parisien. On l'agrémentera de sept membres provinciaux, qui seraient les professeurs d'hygiène des Facultés de médecine, de Lyon, Bordeaux, Lille, Nancy, Toulouse, Marseille.

Combien faudra-t-il d'autres années pour que 1^o la proposition des 108 soit votée ; 2^o que ces doctes messieurs du Comité aient élaboré leur travail préparatoire et que, finalement, 3^o les municipalités l'aient remis sur le métier, afin d'y broder leurs réglementations ?

Je tremble de songer à la quantité considérable de microbes que nous serons contraints d'avaler pendant toute cette longue période d'incubation.

Vive la Russie !

« Vive la Russie ! Vive le Tzar ! » C'est le cri du jour.

Depuis quelque temps notre allié, le petit père Nicolas a plu à d'admirateurs en France qu'il n'en eut jamais, même aux jours où il invitait tout le monde à mettre bas les armes pour refaire son honneur dans la Paix et l'Amour. Les journaux ne parlent que de lui ; leurs colonnes sont remplies de détails sur son intéressante personne, son entourage, ses ministres, ses généraux, on y note minutieusement tous ses gestes et paroles et on y parle fort de sa bonté, sa douceur, son esprit pacifique.

La raison ? Oh ! elle est bien simple : trois ou quatre cent mille malheureux brutallement arrachés à leurs affections et envoyés là-bas, à des milliers de kilomètres de chez eux pour civiliser des sauvages : Japonais, Coréens, Chinois.

Pendant que ces soldats meurent par centaines et par milliers, mitrailleurs, torpillés, que leurs corps réduits en bouillie pourrissent sur les champs de bataille, pendant que les canons vomissent la mort à la lueur sinistre des incendies, que les millions sués par le peuple s'en vont en fumée ou s'enfouissent au fond des mers, le Tzar... demeure tranquille dans ses palais, dormant bien, mangeant bien, buvant bien et dirigeant tant bien que mal sa patraque gouvernementale.

Voilà ce qu'on trouve beau dans la presse. Voilà ce qu'on admire. Vive la Russie ! monsieur.

Et voilà que nous aimons, nous, libertaires, c'est celle des révolutionnaires, des travailleurs écrasés par le tsarisme et le capitalisme, des étudiants mourant dans les bagnes de la Sibérie, des penseurs exilés pour avoir voulu dire ce qu'ils croyaient être la vérité : c'est celle des Kropotkine, des Tolstoï, des Balmasesch !

Quant à la Russie officielle et parasite, celle des Romanoff et de leurs valets, elle est notre ennemie.

Quoi ! on voudrait nous faire aimer ce Nicolas qui déporte, tue, massacre nos frères de misère ? On voudrait nous faire admirer ce triste pître qui, pendant qu'il provoquait la formation du Congrès de la Paix dont il se moque maintenant, trouvait le moyen de voler à ses sujets plus de cent millions de roubles pour la création de onze nouveaux navires de guerre !

Allons, qu'on nous fiche la paix sur ce chapitre ! Ou bien que ceux qui brûlent d'envie de mourir sur un champ de bataille ne se contentent pas de le crier à tous les échos. Qu'ils y aillent ! Nous n'y voyons aucun inconveniit : En route pour le Japon les petits jeunes gens et les vieux débris de la « Patrie Française ! » En route les fourgueux bourgeois du nationalisme et de l'antisémitisme ! En voiture pour la Mandchourie les Lemaitre, Coppee, Cassagnac et Cie : le transsibérien chauffera ses machines pour vous et vous conduira directement au champ d'honneur. En voiture également tous les abrutis par le patriottisme, individus à faces de pithécanthrope et lecteurs assidus des gazettes à un sou ! Emmenez avec vous, pour diriger la colonne, les officiers chouans de Bretagne et surtout n'oubliez pas : curés, évêques, jésuites, moines et moindillons, tous gens armés de croix, cha-pellets, crosses, bous dieux en fer ou en bois et autres armes également redoutables.

Le jour de gloire est arrivé ! Tous debout, et que le Dieu des armées vous protège !

Ce nous serait une grande joie de voir cette armée en marche vers l'Extrême-Orient. Au moins dirions-nous, ces gens méritent pour une fois leurs actes d'accord avec leurs principes. Et puis nous ne serions pas fâchés de pouvoir enfin transformer à notre aise et selon nos désirs la vieille société débarrassée de tous ces parasites ou crétins qui en forment l'immense majorité et en sont le meilleur appui.

Mais, hélas ! il n'y a pas de risque que pareille chose arrive jamais. Vive la Russie ! Vive le Tzar ! n'est pas un cri impliquant forcément pour ceux qui le poussent l'idée du sacrifice personnel. C'est plutôt le cri de ceux qui cherchent à sacrifier les autres : on excite l'opinion publique et lorsqu'on aura enfin réussi à jeter le pays dans une aventure à laquelle il n'a rien à gagner, c'est nous qu'on enverra au feu. Nous, les prolétaires, les gueux, les meurt-de-faim qui n'avons rien à défendre, nous irons au massacre, tandis que les guerriers en chambre, les terribles matamores de la secte politico-cléricale, ceux qui ont mille fois reconquis l'Alsace et vont bientôt nous annexer le Japon continueront à vivre leurs heures heureuses, pleins d'une douceur bourgeoise...

Il se peut que les choses se passent ainsi, le brave peuple gogo a tant de fois donné des preuves de sa bêtise incommensurable qu'il faut s'attendre à tout de sa part. Mais il se peut aussi qu'elles se passent autrement. La partie qui jouent les excitateurs au meurtre est peut-être grosse de conséquences. Les révolutionnaires n'admettront jamais qu'on dispose de leur vie malgré eux ; mais au moins, qu'il sachent se défendre quand on voudra passer outre à leur volonté. Que, si jamais la guerre éclate chez nous, ils y répondent dès le premier jour par la Révolution et que le premier coup de canon du soldat combattant pour la patrie ait son écho dans le premier coup de fusil de l'insurgé combattant pour la liberté !

LA BONNE ÉCOLE !

Yvetot s'était permis, paraît-il, au cours d'une conférence prononcée à Darnetal (Seine-Inférieure), de dire que l'armée était l'école du crime et de l'assassinat.

Ayant comparu, pour ce fait, par devant les hommes roges, il s'est vu infliger une condamnation à deux mois d'emprisonnement.

Aussi que ne disait-il plus : « L'armée est l'école de la douceur et de la bonté ? » Exemple. — Un ouvrier de Toulon Marius Sidore, père de deux enfants, manipula des amores de fulminate dans l'établissement de pyrotechnie, quand une explosion se produisit, et le malheureux, les deux jambes brisées, fut transporté mourant à l'hôpital de la marine. Sur la tombe de ce fabricant d'engins militaires, qu'on inscrivit cette épigraphe : « Mort au service d'une œuvre éminemment philanthropique ! »

L'armée c'est l'école de l'amour et de la mansuétude, et le respect de la vie humaine se lit en tête de son programme.

Exemple : Le torpilleur 210 se rendait de Brest à Saint

teurs de la patrie étriperont peut-être avec leurs torpilles des centaines de Japonais.

L'armée, c'est l'école de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité.

Exemple : Un soldat, Astier, pour une peccadille, avait été envoyé aux compagnies de discipline, où il avait pu savourer les beautés de la crapaudine et autres meutes tortures.

A son retour, en guise de repos, nouvelle incorporation, au 8^e, au Puy. Malade, et ne pouvant prendre part à une marche, et ayant l'insigne toupet de le déclarer, il passe pour un carottier, et, pour ce, est puni de huit jours d'emprisonnement. Alors une rancœur s'empare du malheureux ; sa pensée se reporte avec ameretume vers tous les êtres qu'il chérira de loin, vers sa bien-aimée dont la caserne l'a brutallement séparé. Il n'y peut tenir : il saisit un revolver et, dirigeant le canon vers la tempe droite, il fait feu...

L'armée est l'école de la joie et de la cordialité.

Exemple : A Cagliari, en Italie, un garde des finances, Canù, ne pouvait digérer une punition que lui avait infligée le vice-brigadier Fois. Ces jours-ci, profitant de ce qu'ils faisaient ensemble une tournée de service, il l'étendait raide d'un coup de fusil. Puis, rentré à la caserne, il se tuait à son tour.

L'armée, c'est l'école de la justice et de la loyauté.

Exemple : A Piétrebois, en Belgique, un consommateur attablé à un café, lance un lazzu contre des gendarmes chargés de faire observer un arrêté ridicule interdisant de se masquer pour le carnaval. Un des parades, Leclercq, outre, tire sur la foule joyeuse qui se pressa autour du comptoir et tue un paysan fort innocent, Thys. « Ces gaillards avaient besoin d'être dressés, » s'écrie la brute en manière de morale. Il veut ensuite traiter de la même façon le père et le frère de l'infortuné qui viennent lui reprocher son crime. Mais ce dernier parvient à désarmer Leclercq et lui plonge la baïonnette dans le ventre. Exécuter un gendarme, c'est grave ; l'affaire vient en correctionnelle ou on ne distribue pas d'étrange — qu'un an, quatre mois et trois mois de prison aux prévenus.

C'était un peu la faute du gendarme Henrard, qui, témoin du drame, l'avait raconté à peu près tel qu'il s'était passé. Conçoit-on un pareil manque d'esprit de corps ? On le lui fit bien voir. Le lieutenant général Decoune a renvoyé l'impertinente vérité au fond de son puits, et collé à son interprète mal avisé huit jours de prison, outre la rétrogradation.

Et vive l'armée ! et les juges éclairés qui la soutiennent ! Marions la toque et le képi, ces deux porte-flambeau de la civilisation.

Ivan

A AIGLEMONT

Ainsi que nous nous l'étions imposé nous sommes restés une période de trois mois sans nous livrer à aucune publicité voulant consacrer tous nos efforts à établir la colonie d'Aiglemont sur des bases solides et, par un travail de tous les instants, montrer ce qu'en peu de temps le désir de créer et de démontrer peut faire.

Les lecteurs du *Libertaire* le savent, la colonie d'Aiglemont s'élève au milieu de la forêt des Ardennes, à quatre kilomètres de toute habitation et l'emplacement qui fut choisi était non seulement nu, mais encore à défricher.

L'énergie des colons a été superbe et aujourd'hui, le grand bâtiment est terminé, il comprend trois va tes pièces avec le confortable campagnard qui consiste surtout à

cette époque en une vaste cheminée que des camarades ont faite.

Un grand grenier couvert de chaume attend à la saison le foin à bonne odeur.

Un bel étang aura bientôt des truites et des canards comme pensionnaires.

En venant à la colonie un camarade a fait apport d'un wagon de bois, qui a permis d'édifier l'atelier de menuiserie et d'ébénisterie, vaste, éclairé et gai.

De plus, nous avons pu faire deux hangars l'un pour les remises, l'autre pour la forge où les camarades ont confectionné les châssis maraîchers. L'initiative se développe avec ce mode de travail qui consiste à être en même temps menuisier, serrurier, maçon, charpentier, couvreur et forgeron ; et il est reconfortant de voir les compagnons se remplacer tantôt à la pelle et à la bretelle, à la forge ou à l'établi.

Maintenant, les engrails sont là dans le hangar attendant que le temps soit favorable pour être épandus, les châssis vont être vitrés aussitôt que nous aurons des vitres et dans quelques jours la culture maraîchère, la forte mamelle de la colonie va fonctionner.

Nous avons tenu au moment d'entrer dans la période de production, d'informer les camarades pour qu'ils nous suivent dans nos efforts et nous envoyent autre chose que des voix.

Des besoins nombreux se font sentir à la colonie, où nous n'avons reçu que fort peu de subsides et nous profitons de cette occasion pour prier tous les camarades qui ont des listes de souscription, de nous les faire parvenir rapidement, et à ceux qui en désirent pour les faire circuler de rois en demander.

Les Colons d'Aiglemont.

AUX FEMMES

Comme l'homme, comme l'enfant, vous, femmes, vous êtes tyrannisées dans notre infecte société capitaliste ; victimes, comme eux, des iniquités sociales, vous êtes, suivant les circonstances, chair de trottoir, chair à patrons et à machines, et aussi machines à faire des grosses pour le plus grand bien de nos illustres gouvernements. Voilà le mal, mais si vous le voulez bien, si vous réfléchissez quelque peu sur votre lamentable situation, vous pouvez réagir, car vous possédez le remède à tous ces maux : la révolte, individuelle et collective.

Sachez donc posséder plusieurs amis si votre caractère et votre tempérament le réclament, en dépit de nos lois, odieusement illégales, lois qui nous contraignent à n'être, hommes et femmes, que de vulgaires automates, des êtres vivant une vie factice, quand nous devrions nous sentir des individus vraiment doués de toutes les facultés que la Nature met en chacun et chacune de nous et à pouvoir exercer, en la Vie, ces mêmes facultés. Allons, les Femmes, déshabitez-vous aussi de vous masculiniser ainsi en des habits d'hommes — ces singes modernes ! — et surtout — surtout — comme ces affamées de Pouvoirs, ces nouvelles prétendantes à l'assiette au beurre gouvernementale, n'itez pas vous occuper de suffrage universel, car pas plus que l'homme, la femme ne doit détenir aucune parcelle d'Autorité, car, de là, qu'on ne l'oublie pas un instant, découlent tous les maux dont l'humanité offre souffre !

La femme, dis-je, doit rester femme, c'est à dire amante et mère, mais aussi elle doit être intégralement libre, n'être assujettie par quelque lien que ce soit, ni moralement, ni intellectuellement, ni physiquement à l'homme.

La femme, libre de disposer de son corps, de son cœur et de son cerveau, ne doit pas subir cette fare de la civilisation : l'esclavage.

« Réformez, le Code qui établit... le droit du Seigneur », dit Mme Cleyre Yvelin (dernier *Libertaire*) : ne réformons pas, mais supprimons l'Autorité sous toutes ses formes, car réformer, c'est améliorer le mal. S'il y a nombre d'hommes qui ne valent rien au point de vue social, combien de femmes dans le même cas, et qui sont la cause que leurs maris s'éloignent d'elles, soit par leur

canalisation, mais pour provoquer le mélange d'abord et la fusion ensuite de la source aux flots bienfaits.

L'individualisme libertaire, représentant l'évolution vraiment naturelle et, par conséquent, comportant les moindres aléas d'incorruptibilité, de dévoûment, influera l'individualisme autoritaire, lui suggérera par la démonstration ardente, par l'exemple éclatant de la meilleure quétude, de la plus adéquate félicité, la conversion égotiste et solidariste. Cette conjecture n'offre rien que de très plausible. Et même sans cela, il serait bien extraordinaire que du sous-sol autoritaire certaines infiltrations contrariaées n'inclinaient point à fluer vers le courant voisin ! Le tunnel, la captation des sources, l'établissement du bief de conjonction, symbolisent l'effort de pénétration et d'assimilation qu'exige l'éducation solidariste des sentiments, des passions et des intérêts.

L'obstacle n'est pas insurmontable, n'est-ce pas ? de démontrer que l'égotisme magnifie la vie alors que l'égoïsme la goujotise, que le premier mène à la solidarité et le second à l'insolidarité. Chiffres statistiques en mains, le problème des subsistances étant résolu au vu du plus atrabiliaire comme du plus boulimique, il ne restera guère en suspens que la question passionnelle, nous entendons du sentiment et du tempérament, attributs organiques quelquefois réfractaires à l'entente de la raison. L'éducation individualiste et libertaire, avions-nous dit, assumera cette austre mission. Eh quoi ! devant la contagion de l'enseignement égotiste et solidariste, devant la souveraineté des mœurs nouvelles au sein d'un séjour d'aisance et de joie ; quelle invraisemblable tribu de microcéphales adhérerait au pacte ennemi, à la duplicité de l'égoïsme meurtrier et prostitutif ? Les autoritaires seront de farouches isolés. Où donc recruteront-ils des complices névrosés à leur propre exploitation, où donc trouveront-ils des moyens d'action, qui donc les leur fourniraient, sur quoi, contre qui, les appliqueront-ils ?

Bien que la science et la mentalité humaines avouent des abîmes, des trous noirs, nous n'avons pas le droit de ne pas croire en notre perfectibilité, en la justice, en la beauté, consécutives au témoignage du passé et aux promesses du présent ; nous n'avons pas le droit de douter de la santé physique, intellectuelle et morale de nos descendants, lorsque l'hygiène, qu'on ignore aujourd'hui, accomplit son œuvre de sécurité, de rectitude et de préservation.

Cette besogne assurée, l'anarchisme, but atteint, ne sera plus envisagé que comme moyen d'émotion individualiste, ainsi que le but précédent « quatrième-état » se sera transformé naguère en moyen d'émotion anarchique.

Et de même que le communiste étatiste aura été contraint d'élargir sa vision sous la poussée ardue de l'individualisme immanent en la nature, l'anarchisme à son tour, subira le fatalisme du progrès intégral rationnellement fataliste. Il élimerera assidûment ses petites tares, ce qui restera de commun dans le communisme économique ainsi que l'éducation diffusée se sera déjà chargée d'effacer ce qu'il y a de vulgaire dans la vulgarisation. Or, les communistes-anarchistes, et non les moindres parmi eux, se font illusion lorsqu'ils tentent de fixer dans leur doctrine je ne sais quelles vertus d'inaltérabilité, quelles grâces d'éternelle jeunesse. Oh ! je ne prétends pas qu'ils recourent au principe de l'évolution indéfinie, mais il est fâcheux qu'ils se laissent aller parfois au pontificat... Le terme individualisme — libertaire, entendu tel que le sens en découle de ce qui précède, apparaît combien plus synthétique et caractéristique de la direction évolutive des choses que le terme communisme-anarchiste !

Et je n'oublie pas que la sécurité humaine repose sur l'économie du collectivisme ou communisme manufacturier et agricole, sur le rendement copieux de la coopération, laquelle œuvre, sur l'assurance de sa magie productive, s'affirmera vite libertaire... mais je m'efforce d'élucider, de préciser un peu, de reconnaître davantage la route que nous suivons encore à tâtons et sur laquelle nous nous employons tous, à l'envi, à percer le mystère brumeux des horizons.

Allons, camarades, vous à qui nous réservons nos avaries respects, vous à peu près seuls dignes de nos enthousiasmes, éclairez les individualités vagissantes au phare de vos hautes individualités ! En l'individualiste libre la corde sensible d'initiative révolutionnaire et de subversion so-

horreur ou leur indifférence dans les questions sexuelles, soit par leur vulgaire mentalité ! La vraie solution semble être dans l'amour libre, avec la maternité volontaire, dans une Société plus naturelle que celle que nous avons, mais ceci semble encore bien loin... Cependant, les intelligents ont déjà commencé.

Henri Zisly.

N. de la R. — *Le Libertaire*, fidèle à ses habitudes, insère, sans souci des personnalités, toute controverse sur les questions proposées dans ses colonnes à la seule condition de rester sur le terrain des idées.

A DIEU... S'IL EXISTE

Je pense que si est, il doit dans ce silence immuablement calme, entendre ce que lance La voix la plus débile, et seul dans les néants, j'aurais voulu ravir aux antiques géants La gorge de Stentor, le front de Polyphème Pour lui hurler plus fort et plus haut mon blasphemie...

Si j'avais été toi, quand tu fus Créateur, Je n'eus pas créé les deux chefs-d'œuvre immobiles pour être épandus, les châssis vont être vitrés aussitôt que nous aurons des vitres et dans quelques jours la culture maraîchère, la forte mamelle de la colonie va fonctionner.

Nous avons tenu au moment d'entrer dans la période de production, d'informer les camarades pour qu'ils nous suivent dans nos efforts et nous envoyent autre chose que des voix.

Des besoins nombreux se font sentir à la colonie, où nous n'avons reçu que fort peu de subsides et nous profitons de cette occasion pour prier tous les camarades qui ont des listes de souscription, de nous les faire parvenir rapidement, et à ceux qui en désirent pour les faire circuler de rois en demander.

Les Colons d'Aiglemont.

AUX FEMMES

Comme l'homme, comme l'enfant, vous, femmes, vous êtes tyrannisées dans notre infecte société capitaliste ; victimes, comme eux, des iniquités sociales, vous êtes, suivant les circonstances, chair de trottoir, chair à patrons et à machines, et aussi machines à faire des grosses pour le plus grand bien de nos illustres gouvernements. Voilà le mal, mais si vous le voulez bien, si vous réfléchissez quelque peu sur votre lamentable situation, vous pouvez réagir, car vous possédez le remède à tous ces maux : la révolte, individuelle et collective.

Sachez donc posséder plusieurs amis si votre caractère et votre tempérament le réclament, en dépit de nos lois, odieusement illégales, lois qui nous contraignent à n'être, hommes et femmes, que de vulgaires automates, des êtres vivant une vie factice, quand nous devrions nous sentir des individus vraiment doués de toutes les facultés que la Nature met en chacun et chacune de nous et à pouvoir exercer, en la Vie, ces mêmes facultés. Allons, les Femmes, déshabitez-vous aussi de vous masculiniser ainsi en des habits d'hommes — ces singes modernes ! — et surtout — surtout — comme ces affamées de Pouvoirs, ces nouvelles prétendantes à l'assiette au beurre gouvernementale, n'itez pas vous occuper de suffrage universel, car pas plus que l'homme, la femme ne doit détenir aucune parcelle d'Autorité, car, de là, qu'on ne l'oublie pas un instant, découlent tous les maux dont l'humanité offre souffre !

La femme, dis-je, doit rester femme, c'est à dire amante et mère, mais aussi elle doit être intégralement libre, n'être assujettie par quelque lien que ce soit, ni moralement, ni intellectuellement, ni physiquement à l'homme.

La femme, libre de disposer de son corps, de son cœur et de son cerveau, ne doit pas subir cette fare de la civilisation : l'esclavage.

« Réformez, le Code qui établit... le droit du Seigneur », dit Mme Cleyre Yvelin (dernier *Libertaire*) : ne réformons pas, mais supprimons l'Autorité sous toutes ses formes, car réformer, c'est améliorer le mal. S'il y a nombre d'hommes qui ne valent rien au point de vue social, combien de femmes dans le même cas, et qui sont la cause que leurs maris s'éloignent d'elles, soit par leur

REPLIQUE A DUCHMANN

« Nous autres Révolutionnaires » HENRI DUCHMANN, *Libertaire* du 20 février.

Mon bon ami, laissez-moi vous dire que c'est vous qui pataugez en vous empêtrant dans le maquis des étiquettes et des formules. — Il ne s'agit pas de savoir ce que vous autres Révolutionnaires exigez d'abord ou bien n'envisagez qu'après — la question féministe demeure entière dans l'un ou l'autre cas, et demeurerait tant que les femmes ne seraient pas traitées sur le même pied d'égalité que les hommes. — La Révolution sociale se fait un peu tous les jours sans que vous y preniez garde vous autres Révolutionnaires, et c'est sans vos propres cervaux qu'elle se fait, à votre insu — j'en vois la preuve dans vos idées en ce qui concerne les droits des femmes ; sous ce rapport, vous êtes un bon féministe et je vous en félicite sincèrement. — Vous ne discutez, en somme, que sur les questions de méthode et, lorsque vous parlez du salaire des femmes, vous affirmez d'une façon très docile, que partout où la femme trouve à s'employer il en résulte une baisse sur les salaires et cela, « dites-vous », « pour des motifs amplement soulignés dans vos articles précédents ».

Vous autres Révolutionnaires, vous croyez toujours avoir tout fait lorsque vous avez amplement souligné quelque chose ; et vous estimez immuable ce que vous n'avez pas révolutionné vous-mêmes ; mais, regardez donc autour de vous ; les institutrices, par exemple, ne sont-elles pas à la veille d'obtenir le même salaire que leurs collègues masculins ?... Croyez-vous sérieusement qu'on les remplacera dès lors par des hommes, sous prétexte que ceux-ci sont plus intelligents, plus forts, etc. ? — Ils sont seulement un peu plus soumis, ces farouches révolutionnaires, puisque ceux-là même qui prêchent aux autres les résolutions violentes continuent à subir ce que vous appelez, avec juste raison, l'exploitation patronale.

Quant à la méthode de Mme Kaufmann, si elle consiste, comme vous le dites, à mettre la femme en mesure de résister à la tyrannie par la force, nous ne saurons la critiquer, « nous autres Révolutionnaires », mais cela ne doit pas nous empêcher d'étudier Diderot, Condorcet et Paul Bert qui furent d'excellents féministes et contre lesquels, pour être logique, vous devriez parler en guerre.

A vous fraternellement,

Henri Godet.

P.-S. — Vous vous plaignez amèrement de ne pas trouver de contradicteurs ; j'ai idée qu'on trouve généralement que vous vous contredisez assez vous-même — en tous cas je me demande ce qu'il vous empêche, vous, d'aller contredire les conférenciers féministes ?

CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante : Monsieur,

Il me passe à l'instant sous les yeux, deux articles du *Libertaire* qui m'ont suscité des réflexions dont je veux vous faire part.

Dans l'un et dans l'autre article il y a de bonnes choses. Je suis tout à fait contre l'entrée de la femme dans l'usine, surtout dans les corporations où l'homme seul était employé, car le résultat le plus certain qu'elle apporte c'est l'avilissement des salariés. Supposons que la femme, au lieu de

ESSAI

SUR

L'Individualisme Essentiel

par André VEIDAUx

XVI

CONJONCTION DES INDIVIDUALISMES

Or, au point de vue de la double issue individualiste, au point de vue de la situation prochaine, l'autoritarisme essentiel se rapproche et s'éloigne à la fois formellement du libertaire essentiel. L'ig-noble et le noble, qui cependant procèdent de la même inspiration anti-sociétiste, deviennent,

vouloir entrer partout (la femme mariée et mère s'entend), se retire au contraire sans exception, croirez-vous que cela n'aurait pas un résultat plutôt favorable au relèvement des salaires masculins ? et que les femmes au lieu d'avoir une existence abrutissante pourraient soigner leur ménage, leurs enfants, elles auraient plus de bénéfice que d'aller à l'usine.

S'Imagine-t-on le mal qu'a la femme mariée obligée de travailler dehors ? Levée de bonne heure, couchée tard, sans un instant de repos. Le dimanche matin faire la lessive, l'après-midi nettoyer la maison. Les enfants à la rue, et on connaît l'éducation de la rue. Plus d'intérieur : chacun rentre hargneux, mécontent, harassé. Est-ce cela la famille ?

Dans l'état actuel, la femme est impuissante, et mon avis à moi, est que la femme ne peut courir les routes à la conquête de ses droits quand elle a des enfants à chercher et un mari qui doit manger à heure fixe. La seule tâche qu'elle puisse accomplir c'est d'élever ses enfants sans préjugés, leur faire comprendre au fur et à mesure que se développe leur intelligence, le vrai du faux, leur inspirer l'horreur des choses établies, en faire enfin une génération de révoltés capables de briser les dernières entraves. Puis, où prendra-t-on des femmes capables d'éduquer leur compagnon ?

Il est venu samedi 27 février, une conférence féministe qui n'a pas été brillante. Son discours a été fort embrouillé et peu clair du tout ; il a été impossible à personne de comprendre les moyens que doivent employer les femmes pour conquérir leur droit ou un changement de situation ; alors, jugez ce que ce serait de celles qui se sentent incapables de faire des conférences. Si une féministe me lit, je serais bien aise qu'elle veuille bien avoir l'obligeance de m'éclairer là-dessus.

Agréez, etc...

Emma Bertillon.

La Femme et le Féminisme

Le Féminisme, c'est le nationalisme des femmes. Même argumentation déclaratoire, même sentimentalité incohérente, même exclusivisme frénétique. La réponse de Mme Cleyre-Yvelin ne répond à rien. Pas un mot sur le mariage, ni sur le suffrage universel, ni sur l'égalité des droits et des salaires. Dans tout cela, il y a cependant matière à discussion. Mme Cleyre-Yvelin m'écrase sous les reproches, mais ne me dit pas du tout ce que le Féminisme compte faire logiquement pour l'émanicipation de la femme.

Pour Mme Cleyre-Yvelin, les conditions économiques n'ont aucune influence sur les mœurs. La question sociale n'existe que pour jeter de la poudre aux yeux des femmes et celles-ci savent bien que le mal résiste d'ailleurs. C'est possible, après tout. Il y a des choses si bizarres. Mais au lieu de longues tirades sur la Bible, les animaux féroces et le reste, Mme Cleyre-Yvelin aurait bien fait d'accompagner son opinion d'une petite démonstration qui, peut-être, aurait pu me convaincre. Mme Cleyre-Yvelin ne croit pas à la question sociale, c'est son affaire et je ne me sens pas capable de l'éclairer victorieusement sur ce chapitre, mais je suis bien, moi, sans être un monstre animé des plus noires intentions, ne pas croire au Féminisme. La seule différence, c'est que j'explique pourquoi, tandis que Mme Cleyre-Yvelin dédaigne de m'inscrire utilement.

J'attends toujours l'exposé d'un programme logique, c'est-à-dire dont les articles soient praticables. Jusqu'ici je n'ai rencontré que des moyens trop discutables dont voici à peu près la liste : 1^e Hostilité violente de la femme contre l'homme, née par Mme Nelly Roussel mais admirablement prouvée par la réponse de Mme Cleyre-Yvelin ; 2^e Conservation précieuse du mariage, survivance détestable du rapt ancestral, institution absolument indispensable au respect de la Propriété ; 3^e Le Suffrage universel avec ses mensonges, ses hontes, et son résultat négatif ; 4^e L'égalité des salaires logiquement impossible sous le régime capitaliste ; 6^e La grève des ventres pratiquée actuellement sans conséquences très appréciables. Mme Nelly Roussel ajoute : 7^e La possibilité, pour chaque femme, de n'être mère qu'à son gré, affaire de considération intime de même nature que la grève des ventres ; 8^e La juste rétribution du travail matériel. Ce dernier article est, je crois, également le principal souci de Mme la doctoresse Pillet-Will. Il est basé sur un motif assez curieux. L'Etat entretenait les hommes pendant trois ans pour sa défense nationale, pourquoi n'en ferait-il pas autant pour les mères, préparant des citoyens pour le pays ?

J'ai déjà dit que l'organisation sociale était basée sur la réalité, non sur le sentiment. Le militarisme est indispensable à la société capitaliste. Celle-ci l'entretenait de son mieux et sacrifie même pour lui la plus grosse partie de ses ressources. Mais la maternité est d'ordre purement physiologique. Sans contrainte, pas de militarisme ; tandis que la fonction maternelle s'accomplira naturellement, qu'elle soit ou non rétribuée. L'Etat trouvera donc toujours des citoyens mais ne trouvera pas, sans l'argent nécessaire à son entretien, une armée prête à le défendre.

Cependant, en admettant que l'Etat, pris subitement de rage sentimentale, consentit à rétribuer le travail maternel, les féministes ont-elles préalablement envisagé les conséquences logiques de cette amélioration ? Je ne le pense pas, car elles se seraient empressées de la combattre avec leur énergie coutumière. L'innocence n'est ordinairement composée que de nationaux. L'Etat ne rétribuerait donc pas le travail des mères étrangères. Donc extension du sentiment patriote au détriment du sentiment humanitaire dont se flattent les féministes. Cette rétribution constituerait ensuite un encouragement très appréciable à la procréation illimitée de l'espèce. Contra-

dition flagrante avec la grève des ventres et le malthusianisme de Paul Robin. Sans compter que la femme se trouverait ainsi livrée à l'exploitation plus lucrative de l'enfantement. L'homme y trouverait plus d'avantages qu'en la faisant travailler à l'atelier. Même — et ceci pour faire plaisir à Mme Cleyre-Yvelin — certains hommes iraient jusqu'à en vivre, tandis que la femme ne trouverait plus à ses yeux ni aux yeux de ses enfants, le peu de dignité qui s'attache encore à la maternité.

Nous pourrions envisager bien d'autres conséquences, mais à quoi bon ? La proposition péche par l'absurde. L'arriéne se compose d'un nombre d'hommes limité sur lequel on peut calculer un budget approximatif, tandis que les naissances peuvent varier d'une année à l'autre dans des proportions inattendues. Ce n'est pas encore avec cette perspective que le féminisme fera fortune.

Ces constatations vont encore m'attirer les foudres vengeresses des féministes, mais elles ne donneront pas le change et ne feront pas dévier la discussion. Avec un peu de calme et de bonne foi, il est très facile de se rendre compte que je ne blâme pas la femme. Pour quelles raisons la mépriserais-je ? En voilà une idée. C'est de la pure démission. Une campagne contre la femme serait aussi vainue, aussi insensée que la campagne antimasculine. Je n'ignore pas la situation particulière faite à la femme, je la déplore et m'efforce d'éclairer très sérieusement comment elle pourra se tirer d'affaire. C'est pourquoi je crois à la nécessité de se débarrasser des équivoques et de retourner le Féminisme dans tous les sens pour mieux démontrer combien ses raisons sont peu sérieuses.

Si les féministes sont sincères, elles reconnaîtront sans difficulté que j'admets la cause féminine. La série d'articles publiée par le *Libertaire* en est le témoignage ; l'indication de Mme Cleyre Yvelin reste donc sans objet. C'est de la déclamaison et cela ne résiste pas à l'examen sérieux. En dehors du féminisme, j'appelle de tous mes vœux le jour où la femme, doublément exploitée, se jettera résolument dans la lutte sociale. Aussi, je tiens à bien m'expliquer. Lorsque je parle de la femme, je ne parle pas du Féminisme. La femme est un être humain dont je me soucie au même titre que je m'intéresse à l'homme. Le Féminisme, c'est de la politique, de la laide politique de femmes, que je réprouve et que je combattrai avec la même ardeur que la politique masculine.

Henri Duchmann.

Enquête sur le patriotisme

« La Revue », ancienne « Revue des revues », pose aux philosophes, moralistes et savants, la question suivante : « Le patriotisme est-il incompatible avec l'amour de l'humanité ? » Par hasard, le n° du 15 janvier nous tombe sous les yeux, nos moyens ne nous permettant pas de l'acheter chaque fois qu'elle paraît, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant, entre autres réponses intéressantes, celle de notre ami Octave Mirbeau.

Sapristi, ce que vous me demandez, ce sont des volumes et des volumes, et je crois bien que toute la vie d'un honnête travailleur n'y suffirait pas. Au fond, vous devriez que je vous fasse toute l'histoire de l'Humanité. C'est beaucoup pour un pauvre littérateur ignorant qui, en ce moment, ne pense qu'à se reposer dans la paix de la nature. La paix de la nature ! ? !

Je ne puis donc que vous envoyer, en hâte, dépourvus de tous arguments et considérations, quelques sèches et brutales idées. Elles auront au moins ce mérite d'être brèves et sincères.

Au point de culture philosophique où nous en sommes, l'idée de patrie n'évoque en moi que d'horribles images de violence, de ténèbres, de haine, de meurtre, d'extermination. Elle est pittoresque, mais singulièrement régressive, et, osons-le dire, criminelle. Le patriote me fait l'effet d'un sauvage, avec sa tête ornée de plumes éclatantes, et sa ceinture lourde de têtes coupées. On lui fait croire que c'est un héros, parce qu'il aime à se vêtir d'oripeaux généralement rouges ; en réalité, c'est un assassin... ou un pochard... les deux souvent.

C'est cette idée de patrie, compréhensible, utile, peut-être aux âges barbares de l'Humanité, qui entretient encore parmi nous qui nous voulons de notre civilisation raffinée, l'abominable question des races, laquelle par les méfiances qu'elle engendre, les haines qu'elle soulève, les guerres qu'elle déchaîne, pèse toujours si lourdement sur l'humanité. Or, il n'y a point, il ne devrait point y avoir de questions de races...

Mais si nous arrivions, un jour, à détruire ce grand malentendu humain, qui deviendraient les bêtes de proie militaires, religieuses et politiques, qui ne vivent précisément que de ce dont meurent les peuples ?...

Que deviendraient les artistes à qui il faut du pittoresque, n'en fut-il plus au monde ? Que deviendraient les poètes à qui il faut des masses pour les chanter, des saints et des héros pour s'agenouiller devant leurs images de brutes sanglantes ? Et que deviendrait le peuple lui-même, s'il n'avait plus sa pâture d'erreurs, de préjugés, de mensonges ? Pauvre peuple effaré !... Le voyez-vous tout à coup lâché dans la pleine lumière de la vérité et de l'amour ?...

Votre idéal et le mien ne sont pas près de se réaliser, car toutes les découvertes des savants et tous les écrits des philosophes, tous les rapprochements entre les divers peuples de la planète, aussi éphémères que l'inférat commercial qui, un jour, les amène, et, le lendemain, les disloque ; les communications, plus faciles d'un pays à un autre... etc., etc., tout cela sera vain et la civilisation n'aura pas fait un grand pas, tant que les peuples auront, à leur usage, des langues différentes et ennemis, grâce à quoi ils ne se comprennent pas, ne

se pénètrent pas, restent en face l'un de l'autre, aussi étrangers que le sont le cheval et le chien en face de l'homme.. tant qu'il n'y aura point, sur la surface de la terre, une langue unique...

Jusque-là, nous serons condamnés à traîner, forcés de la patrie, au bout d'une chaîne plus ou moins lâche, plus ou moins lourde, notre affreux boulet.

Octave Mirbeau.

L'IDOLE ET SA MORALE

Sous ce titre *l'Idole et sa Morale*, un de nos amis russes a publié une étude sur des idées et comportements du Galiléen Jésus.

C'est une plaquette dont la lecture est à faire. L'auteur montre combien fausse est la morale chrétienne, combien peu conforme à la vérité et à la raison est le dogme sur lequel la catholique a bâti son église.

Rogatcheff — ainsi s'appelle l'auteur — s'appuie sur les dires des livres saints pour en faire la réfutation. Les prétextes mirabolans sont dans ce livre bien démolis ; les comédiens religieux à leur place.

Oeuvre de bonne besogne antisuperstitieuse, *l'Idole et sa Morale* est en vente dans les bureaux du *Libertaire* au prix de 10 francs 20 centimes l'exemplaire, 10 francs par la poste.

LA GUERRE

La guerre, c'est de la sauvagerie saturée d'alcool, de poude et de sang.

C'est le résultat fatal des armements des nations policières. Quand celles-ci refuseront d'être armées, la guerre n'aura plus sa raison d'être.

Dans *Le Journal* du 12 octobre 1896, Gaston Laporte disait de la guerre : « Elle

« séme la mort et apporte la ruine sans aucun profit, même pour le vainqueur. Il se rait temps aussi que les peuples comprissent ce qu'il peut résulter de certaines conventions humaines et particulièrement de la délimitation des frontières qui n'est qu'un prétexte perpétuel de conflits entre les différents pays du globe. Elles ne servent qu'à nourrir les haines séculaires sous le couvert illusoire de « propriété nationale, » qui à proprement parler, et pour la plupart des nations, n'est celle que d'un monarque ambitieux voulant sauvegarder ses droits à la couronne et perpétuer le sang de sa race omnipotente. »

Depuis l'ouverture des hostilités entre la Russie et le Japon, ayant pour cause les empiétements systématiques de l'une et les vues d'agrandissement national de l'autre, tendant à la conquête de la Mandchourie et de la Corée, et le démembrement de la Chine — la foule anxieuse, febrile, aux éléments nationalistes, réactionnaires, chauvinistes ; les agitateurs, les faiseurs de coups de bourse, les gros fournisseurs des armées, et autres brasseurs d'affaires, se portent dans les halls de banques et devant les transparents lumineux pour savoir si les bateaux coulent, si les requins dineront bien et si le sang ruisselle en Corée ; leurs désirs devant être satisfaits et leurs bénéfices grossissants autant plus que la tuerie sera plus grande et de plus grande durée, se régalent de voir deux peuples s'enterrer de par la volonté de leurs diplomates criminels.

Et les sinistres apôtres de la « Patrie Française » et autres ligues de « Revanchards » et de « gueulards du Drapeau » seraient tout heureux de voir notre République N° 3 se jeter dans les bras du tsar, emboîter le pas à ce massacreur de socialistes, d'ouvriers en grève et de paysans en révolte et le suivre en Chine pour renouveler les noyades, les massacres d'hommes, les événements de femmes et les embrochages d'enfants.

Admirez ce tsar, promoteur du Congrès de La Haye, ce fameux pacificateur qui ne veut pas la guerre, mais qui vousse métodiquement et la fait quand même !

Allons, badoûns ou rouiblards qui acclamez l'armée, qui glorifiez ses instruments de mort et ses engins de destruction, qui saluez drapeaux et panaches, rabattez volontiers caquet, remisez votre enthousiasme, reconnaissiez votre bêtise et convenez avec nous que : « La Patrie est une ogresse qui mange ses petits et vomit haine un poison qui tue ceux qui la rejoignent. »

Si jamais vos fils, vos frères, vos amants sont obligés de partir pour la grande boucherie, pères et mères, filles, sœurs ou amantes, couchez-vous devant les escadrons, devant les bataillons et que vos corps soient le terminus de leur marche et le rempart de la Paix !

Quand donc les hommes comprendront-ils qu'ils ne forment qu'une seule famille, qu'ils soient blancs, noirs, jaunes ou rouges, qu'ils sont nés pour l'union, pour la solidarité et non pour la lutte de races fratricides ?...

Fernand-Paul.

DAME POLICE

Un groupe d'étudiants Russes nous prie d'insérer, sous la signature « Brutus », la lettre suivante :

Dès camarades catalogués anarchistes sont ici, sous la surveillance constante de mouchards à la solde de la préfecture de police.

Ces abjects individus (les mouchards), au contraire de toutes les écrits des philosophes, tous les rapprochements entre les diverses peuples de la planète, aussi éphémères que l'inférat commercial qui, un jour, les amène, et, le lendemain, les disloque ; les communications, plus faciles d'un pays à un autre... etc., etc., tout cela sera vain et la civilisation n'aura pas fait un grand pas, tant que les peuples auront, à leur usage, des langues différentes et ennemis, grâce à quoi ils ne se comprennent pas, ne

loï, ne se rendent-ils pas, en agissant de la sorte, coupables de diffamation envers autrui ?

L'un de nous avait la chance d'avoir une concierge qui ne se laissait pas intimider par les rodomontades policières ; mais la gent policière n'est jamais à court de canaille. Aussi, ne trouvant rien de mieux, tout à coup ils s'aperçurent que la pièce occupée par le camarade et sa compagne ne contenait pas le nombre de mètres cubes d'air nécessaire au logement de deux personnes et menacèrent le gérant d'une contravention.

Or, ladite pièce est la plus grande de l'immeuble où les ménages sont en majorité.

Quelle ame autre que celle d'un argousin peut concevoir et exécuter d'aussi basses persécutions ?

En outre, ces suppôts de la bourgeoisie, ces chiens de garde du capital ont-ils le droit d'accomplir leur malpropre besogne aussi bruyamment ?

Désormais, ce service est fait d'une façon inintelligente en même temps que bien infâme, et le préfet de police réformateur que les Parisiens ont le « bonheur » de posséder, ne ferait pas mal d'exercer un peu de ce côté son initiative.

Brutus.

La naïveté de notre correspondant est vraiment touchante ! Ne sait-il pas que la France républicaine est l'alliée du despote russe ? Les agissements de la police d'ici ne diffèrent en rien des agissements de la police moscovite. Le Lépine de Pétersbourg et celui de Paris sont frères, comme d'ailleurs les policiers de tous les pays civilisés.

LIVRES A LIRE

Commencements de la chimie organique

Dès que Lavoisier eut reconnu la vraie nature de l'air, de l'eau et de l'acide carbonique, il en résulta aussitôt, comme nous l'avons expliqué plus haut, la découverte des éléments vérifiables et jusque là ignorés des êtres vivants, carbone, hydrogène, oxygène. Bientôt, en 1787, Berthollet découvrit à son tour l'existence de l'azote, comme principe constituant de l'ammoniaque, de l'acide prussique et des matières animales : ce qui complétait la connaissance de la constitution des composés organiques, dans les deux règnes vivants.....

Il (de nouveaux problèmes) sont résumés en ces termes, dans le programme d'un prix proposé par l'Académie en 1789, programme inspiré des idées de Lavoisier, sinon d'à sa plume.

« Les végétaux puisent dans l'atmosphère l'eau ; dans le règne minéral, les matériaux nécessaires à leur organisation.

« Les animaux se nourrissent, ou de végétaux, ou d'autres animaux, nourris eux-mêmes de végétaux. En sorte que les matériaux qui les forment sont toujours tirés de l'air et du règne minéral.

« Enfin, la fermentation, la putréfaction et la combustion rendent perpétuellement à l'air et au règne minéral les principes que les végétaux et les animaux leur ont empruntés. Par quelles procédures la nature opère-t-elle cette merveilleuse circulation entre les trois règnes ? Comment parvient-elle à former des substances combustibles, fermentescibles et putrissables, avec des matériaux qui n'avaient aucune de ces propriétés ? Ce sont là, jusqu'ici, des mystères impéné

AGITATION

PARIS. — Dimanche après-midi a eu lieu dans la grande salle de la Bourse du travail la fête de famille qu'avaient organisée les Travailleurs des industries électriques.

Deux mille personnes étaient présentes. Le citoyen Laporte qui présidait nous infligea cinq ou six discours, ce qui mit en un certain embarras ce brave Beausoleil, qui devait faire la caisse ; Laporte avait parlé de tout.

Une partie concert des mieux faites nous donna la joie d'entendre des œuvres sociales. Remarquables ont été tout d'abord une jeune camarade, puis l'ami Broca, patoisant les poésies de Centé, comme un Beauceron nature, enfin le père Laporte, notre bon vieux copain. Deux pièces ont été jouées. La dernière, *L'Outrage*, a eu un vrai succès. Il faut dire qu'elle met en mauvaise posture les policiers des meurs.

La fin de cette fête fut troublée par deux ou trois paltoquets qui crurent bon d'interrompre le chant de l'*Internationale* en brailant le *Père Duchêne*. Ces éphèbes, à la pipe puante et aux cheveux pas peignés, croient être dans la note en faisant cela. Erreur, ne savent-ils pas que le vieux Père Duchêne avait pour devise : « Je ne veux pas que l'on m'emmerde ! » L'anarchisme des trois iconoclastes-suiveurs est, d'ailleurs, impuissant à comprendre cela. C'est trop simple !

Pourtant, les comportements de ces trous-du-cul — pour me servir d'une expression chère à l'un de leurs vénérés perroquets de tribune, — ne donnaient pas le droit au *citoiement*. Laporte de généraliser en disant que les anarchistes étaient des trouble-fêtes. Quelques camarades protestèrent contre son dire. Les syndicalistes libertaires n'ont rien de commun avec les esthètes qui, dimanche, conspuèrent l'*Internationale*, et la semaine dernière votèrent contre un ordre du jour en faveur des victimes d'Alcaïa del Valle sous prétexte qu'ils étaient contre les ordres du jour.

O logiciens anarchistes ! Nos trois chapeaux pointus qui se sont mués en zèbres, devant une semelle de soulier vers eux dirigée n'avaient qu'une chose à faire : aller dans la rue se livrer à leurs ébats hystériques. Mais, là, en plus des coups de pieds au bas des reins, il y a le bloc : et ceux qui parlent toujours d'Etienne et de Casero n'ont rien de ces deux courageux. Moi non plus, du reste, mais au moins j'ai la pudeur de n'écruter pas les formules révolutionnaires que je ne saurai mettre en action.

Louis GRANDIDIER.

AGEN. — Les invertis de la jeunesse catholique voulaient prouver leur attachement à notre sainte mère l'Eglise avaient battu le bar et l'arrière-ban des fanatiques de la région. A deux cent cinquante, ils se sont rendus... à la cathédrale après avoir copieusement banqueté.

Et voilà ! Dieu, la Religion et le Pape sont sauves une fois de plus.

Saint-ETIENNE. — Deux cent cinquante ouvriers de la manufacture d'armes et de cycles étaient mis en grève pour obtenir un salaire plus élevé, la direction congédia, en guise de réponse, quelques-uns des grévistes.

Au bout de quelques jours, néanmoins, la direction de la manufacture consentait à accéder aux désirs de ses ouvriers. Ceux-ci décideront donc de retourner à la besogne. Mais ils avaient complété sans la duplicité de leurs maîtres qui se refusèrent à reprendre les congés. La grève recommença donc.

TRELAZE. — Les ouvriers des ardoisières sont toujours en grève. Lorsqu'ils manifestent par les rues, les gendarmes, pour empêcher la manifestation se placent en tête du cortège. C'est très rigolo.

Ces façons n'empêchent pas les grévistes de tenir bon.

MONTPELLIER. — Les étudiants socialistes de Montpellier profitent de l'occasion qui leur est donnée par la célébration du dixième anniversaire de leur groupe, pour protester avec énergie contre la guerre. Au moment où la Russie et le Japon prodiguent sans les compter les vies humaines pour de misérables ambitions politiques, pour de misérables intérêts mercantiles, ils affirment une fois de plus leur haine des assassinats collectifs qu'on baptise du nom de guerre et espèrent que dans un avenir prochain, les tribunaux d'arbitrage régleront seuls les conflits entre les peuples, en attendant qu'une République internationale, supprimant les patries mesquines et jalouses, mette fin à ces compétitions meurtrières.

PERPIGNAN. — Les ouvriers terrassiers de la ligne des tramways qui étaient en grève ont repris le travail. Les quotidiens qui nous fournissent ce détail ont négligé de nous dire dans quelles conditions les terrassiers se sont mis à la besogne.

Les ouvriers rouliers sont en grève.

A Céret, les travailleurs agricoles, désireux de voir se fixer pour eux un minimum de salaires, ont lâché le travail. Ils veulent, en outre, la fixation de la durée des heures de travail.

HOLLANDE

Par suite de l'exclusion prononcée par les fabricants joailliers d'Amsterdam, 6,000 ouvriers diamantaires sont sans travail, et l'on estime à 30,000 le nombre des personnes atteintes par le chômage forcé. Le Bond des ouvriers diamantaires a pris des mesures pour soutenir la lutte qui promet d'être longue. Il a décidé de distribuer, à titre de secours, 5 florins par semaine à chaque ouvrier, avec un supplément de 25 cents par enfant.

La caisse du Bond possède 170,000 florins : elle sera en outre alimentée par les contributions extraordinaires des ouvriers, au nombre de 1,500 environ, qui continuent à travailler aux fabriques indépendantes de l'Union des joailliers. Ces contributions, proportionnées aux salaires, montent jusqu'à 20 % pour les salaires les plus élevés.

Le Bond a décidé d'inaugurer dès maintenant la journée de neuf heures, qui sera maintenue dans le cas où la victoire restera aux ouvriers.

AUTRICHE

La police autrichienne a arrêté l'éditeur du journal socialiste *Istria*. Une perquisition a été opérée aux bureaux du journal. On y a saisi des mandats-poste venus de Russie et destinés, croit-on, à alimenter une propagande révolutionnaire durant la guerre.

Des perquisitions ont été opérées aussi chez des étudiants russes et ruthènes soupçonnés de vouloir préparer, eux aussi, quelque coup révolutionnaire en Russie, à la faveur des événements d'Extrême-Orient.

En vente à la librairie ROMAN, 59, rue de Fer, Namur (Belgique) :

Essai sur la question de la population.

Plus d'avortements ! — Moyens scientifiques, ticités et pratiques de limiter la fécondité de la femme, par le docteur Knowlton. — Brochure poursuivie et acquittée par la Cour d'assises du Brabant. Prix : 0.50. Par la poste : 0.70.

Non plus aborti, traduction italienne de la précédente brochure, par poste, 1 fr.

Socialisme et Malthusianisme (brochure de la Ligue Néo-Malthusienne), par X. Y. Z. Prix : 0.60. Par la poste : 0.70.

L'Immortalité du Mariage, par René Chauchi. Prix : 0.10. Par la poste : 0.15.

Toute demande non accompagnée du montant (en mandat-poste ou timbres-poste) sera considérée comme non-avenue.

Nous prions instamment les camarades de nous faire parvenir leur copie le MARDI SOIR AU PLUS TARD.

COMMUNICATIONS

Causeries Populaires des 10^e et 11^e, 5, cité d'Angoulême. — Samedi 5 mars 1904, causerie sociologique ; Mercredi 9 mars 1904, causerie sur Rabelaïs, par Albert Libertad (2).

Causeries populaires des 18^e, 30, rue Muller. — Vendredi 4 mars 1904, cours d'Espagnol ; lundi 7 mars 1904, causerie par Murmain sur les théories sociales (3).

Action théâtrale (groupe artistique). — Répétition vendredi à l'U.P., 76, rue Mouffetard. Piégiste, orchestre et violoniste la disposition des groupes pour concert et bal. Envoyer la correspondance à E. Sandrin, 11, impasse Coeur-de-Vey, Paris.

Bibliothèque communiste du 19^e arrondissement. — Réunion, samedi 5 mars, à 9 heures du soir, à la « Famille Nouvelle », 171, boulevard de la Villette. Le groupe organisant une fête de propagande pour le samedi 12 mars à 9 h. 1/2 du soir, fait appel aux camarades des groupes théâtraux qui désireraient prêter leur concours à la soirée-concert projetée. Le camarade Régina et les camarades de la Marianne sont spécialement invités.

La Scène Libre. — Groupe lyrique et théâtral se met à la disposition des U.P., groupes, coopératives et syndicats pour l'organisation de leurs fêtes. Le groupe se réunit tous les mercredis à l'U.P. l'Effort, 33, rue du Marché, Montrouge.

Envoyer la correspondance au camarade H. Mahoudeau, 51, rue de l'Espérance, Paris (13^e arrondissement.)

Les Anticipés. — Vendredi 4 mars, salle Jules 6 boulevard Magenta. Conférence par Henri Duchmann sur *La Terre de Zola* et les *Paysans* de Balzac.

L'Education libre du 3^e. — 26 rue Chapon. Voici les numéros sortis à la tombola tirée à la fête du 28 février faite au profit de l'œuvre La Brochure à distribuer. — 1214, 877, 1158, 1191, 884. Les lots sont à la disposition des gagnants tous les mercredis de 8 h. à 10 h. le soir et les dimanches matin de 9 h. à midi.

Les libertaires du 12^{e}}. — Samedi dernier a eu lieu la réunion publique abstentionniste organisée par les Libertaires du 12^e. Malgré un complot rendu de mandat ayant lieu à la même heure et devant l'auteur avait fait recourir nos affiches, c'est devant une salle comble (300 personnes) d'un public attentif que nos camarades ont fait la critique de la politique et développé nos théories libertaires.

Le camarade Lafond explique le but de la campagne que nous entreprenons et cède la parole à Cottel qui fait une critique serrée du suffrage universel, montrant l'inanité des réformes et engage les électeurs à ne compter que sur eux-mêmes.

Clément, lui succède, et dans un langage étudié, détruit de fond en comble la théorie collective et fait un bel exposé des idées libertaires.

Gaudin et Sadrin font un appel virulent en faveur de l'initiative individuelle, montrant aux électeurs qu'ils seront toujours trompés tant qu'ils completeront sur d'autres pour faire leur honneur.

Nous avons pu constater, par les sympathies qui se sont manifestées, que notre propagande portait ses fruits.

Une ample distribution de journaux et brochures a terminé cette belle réunion.

Adresser tout ce qui concerne le groupe et le

journal en formation au camarade Lafond, 60, boulevard de Picpus (12^e).

SAINT-DENIS. — *La Raison*, U.P. 14 rue de la Boulangerie. Vendredi 4 mars à 8 h. 1/2, *Les ancêtres du féminisme* par M^e Claire Yvelin.

NOGENT-LE-PERREUX. — Le groupe libertaire du canton prévoit les camarades de l'endroit et des environs qu'il se réunira samedi 5 mars à 9 heures du soir, chez Paupelin, 3, rue de Mulhouse (gare Nogent-Perreux) O. d. J. Propagande abstentionniste. — Adhésions.

P. S. — Le groupe se déclare partisan de la création d'un organe visant la propagande abstentionniste, suivant l'initiative des Libertaires du 12^e arrondissement.

Il insisté auprès de tous les groupements de la région (Paris-Banlieue et Départements limitrophes) pour étudier aussitôt (semblable à la Fédération du Sud-Est Libertaire) la possibilité par ce journal de recevoir et répartir les orateurs qui voudraient bien se mettre à la disposition des demandes des groupes dépourvus de ces éléments pour la propagation de nos idées et surtout pour le moment, du sujet abstentionniste. Une chose possible serait d'adhérer tous individuellement pour 1 franc la période et de faire paraître dans le premier numéro qui serait tiré en grand nombre, un article en gros caractère : « Pourquoi nous sommes abstentionnistes » et qui pourrait être commandé par les Libertaires de partout, distribué ou vendu partout : ce serait il nous semble, un grand pas d'agitation dans les réunions.

Lafond, du 12^e arrondissement, Paris, 60, boulevard de Picpus, répondrait à tous.

Pour Nogent : G. BARON.

MARSEILLE. — *Le Milieu libre de Provence*, — Samedi 5 mars à 8 h 1/2 du soir. Grande soirée artistique donnée dans les établissements des 400 couverts (Chartreux) au bénéfice de la caisse de colonie.

Dimanche 6 mars à 5 heures du soir, réunion de tous les adhérents ; lecture de la correspondance, souscriptions, adhésions et distribution du bulletin financier de février.

BEZIERS. — Réunion des camarades au 1^{er} étage du café Archimbaud, 19, avenue de Béziers le dimanche 6 mars à 8 h. 1/2.

CHATEAURENARD. — Les libertaires de Chateaurenard viennent de fonder une caisse permanente de propagande abstentionniste.

Tous ceux qui sont dégoûtés de la politique peuvent se rencontrer tous les dimanches à Bel-Air. Les fonds sont reçus chez Jean Abeille, villa Bel-Air.

LILLE. — Les camarades de Lille vont lancer pour le 15 mars, une feuille gratuite, le *Révolution*, qui sera périodique si possible. Les camarades qui voudraient y collaborer ou l'aider par des secours pécuniaires sont priés de s'adresser au siège du groupe, 38, rue du Bourdeaux.

Réunions le samedi 5 et le jeudi 10 mars.

LOIRIENT. — Les camarades libertaires sont priés d'assister à la réunion générale qui aura lieu dimanche prochain, impasse de la Retraite à 9 heures. Kérentch-Caudan. Présence indispensable.

LIMOGES. — Les camarades sont invités à faire tout leur possible pour venir à la réunion du groupe dimanche matin, 6 mars, de 9 h. à 11 heures, chez Guillard, 18, rue du Chinchevaud. Communications intéressantes.

PETITE CORRESPONDANCE

Henri Duchateau fils, à St-Ouen. — Notre camarade Amyot s'excuse de ne pouvoir être des votres le 19 mars, il est absent de Paris jusqu'à fin avril.

Isidore de Lille, désire savoir si c'est de lui que Moreau s'enquiert. Si oui, lui écrire 38 rue du Bourdeaux, au groupe.

Ainsi parlait Zarathoustra (tr. H. Albert) ...

La Volonté de puissance (trad. H. Albert), 2 vol. in-18 à 3.50.

De Kant à Nietzsche (trad. de Gauchier) ...

Le Trésor des Humbles (Maurice Materick) ...

Dans les bas fonds (Maxime Gorki) ...

Les Vagabonds (Maxime Gorki) ...

Introduction à une chimie unitaire (Aug. Strindberg) ...

Les Forces tumultueuses (E. Verhaeren) ...

LIBRAIRIE P. V. STOCK

Douleur universelle (Sebastien Faure), nouv. édition.

Autour d'une vie (Kropotkin) ...

L'Amour libre (Ch. Albert) ...

L'Individu et la Société (Grave) ...

La Société future (Grave) ...

L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave) ...

La Grande famille (Grave) ...

Dieu et l'Etat (Bakounine) ...

En marche vers la société nouvelle (Cornelissen) ...

Soupes nouvelles (Descaves) ...

Sous la casaque (Dubois-Dessaulle) ...

Physiologie de l'Anarchiste socialiste (Hamon) ...

La conquête du pain (Kropotkin) ...

De la commune à l'anarchie (Malato) ...

Les Joyeusetés de l'Exil (Malato) ...

Philosophie de l'Anarchie (Malato) ...

La Commune (L. Michel) ...

Le Socialisme en danger (Domela) ...